

L'Escholier

Rédaction et administration :
CASIER POSTAL 475

Téléphone : MAIN 7460

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

Rédigée en collaboration

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

Quatre pages : - - 5 sous

Abonnement : - 1.25 sous

OU PUISENT-ILS LEUR PATRIOTISME ?

Etre patriote, c'est aimer son pays; aimer son pays, c'est connaître son histoire, honorer ses morts, conserver sa foi, sauvegarder ses traditions. C'est marcher "les pas dans les pas" de ses pères, continuer le chant ininterrompu des morts aux vivants, des vivants aux morts.

Pour nous, Canadiens français, nous puisons la vigueur de notre patriotisme dans les angoisses de nos défaites comme dans les allégresses de nos victoires; dans la communion avec le passé garant de l'avenir. Nous avons cette flamme du patriotisme dans la conception que nous avons de cette terre canadienne, notre, — vieille de quatre siècles — et de ses morts; dans cette civilisation latine, apport de la vieille race française dont nous descendons; et dans le sang vigoureux que nous avons gardé.

Ce flot de puissances séculaires crée chez la "race" un patriotisme distinct de celui des vainqueurs de 1760 et des "nouveaux venus"; elles expliquent notre profond attachement au sol.

De quel patriotisme s'inspirent ceux qui aujourd'hui acculent le pays dans une participation exagérée à la guerre et demandent, avec les énergumènes de Stratford, la mise en vigueur de la loi militaire? Le vrai patriotisme consiste à bien servir son pays. Est-ce le bien servir que de travailler à le dénationaliser en arrachant à la terre ceux qui la cultivent depuis plusieurs générations, à nos industries, les bras indispensables qui les exploitent, quitte à combler brutalement les vides par des étrangers américains ou chinois, attirés par une réclame infâme, antipatriotique? Lorsque viendra le soleil d'avril, combien de terres canadiennes, exhalant les odeurs printanières du terroir, sentiront-elles dans leur flanc le soc de la charrue, dans leurs sillons la semence, si de faux patriotes viennent leur ravir leurs fils? Epuiser ainsi la vitalité de la race, paralyser la production, entraver l'exploita-

tion de nos ressources nécessaires, aduler à nos portes la famine, ce n'est pas là aimer son pays. C'est le trahir, c'est vendre la race pour trente deniers, pour un "ruban".

Le Canadien français, conscient de son passé, sent qu'il y a entre lui et le Saint-Laurent, entre lui et son lopin de terre, un lien mystique: une amitié. Il aime son fleuve, il aime sa terre, parce que pour lui ces choses ont une âme. Chaque région est évocatrice d'une scène, d'une pensée qui lui pénètrent le cœur. Il s'associe avec ses morts et son attachement au sol lui infuse les forces "accumulées" de sa série héréditaire. Ce sol et ses apports, il les défend jalousement contre l'envahisseur ou l'oppressur. L'idée de patrie lui insuffle le véritable patriotisme de l'heure présente. Que lui importent les félonies, les insultes des parias qui n'ont ici sur cette terre canadienne aucun passé à se remémorer, aucun mort à glorifier, aucune tradition à déplorer. Ces "nouveaux venus" ou ces aveuglés par l'or ou le clinquant d'un honneur, leur leur importe de sacrifier l'avenir d'un jeune pays, d'en dissiper les forces! Mus par de bas intérêts, ces hommes-mensonges ne ressentent pas entre eux et le sol qu'ils foulent l'amitié productrice du vrai patriotisme.

Voilà les deux patriotismes. L'un travaille à décapiter les forces de sa race, à en défendre jalousement l'âme en s'appuyant sur des "puissances accumulées" d'un passé glorieux; l'autre travaille à son épuisement, à la trahir, en s'appuyant sur les forces brutales de l'or. Ces démolisseurs, ces hommes-mensonges sont-ils les vrais patriotes?

Il importe pour nous, Canadiens français, aujourd'hui, à l'heure du danger, que nous fredonnions gaiement en nous-mêmes la cantilène mystique de la race, pour faire le geste suprême, s'il le faut, du maintien sacré de nos lois, de nos traditions.

H. D.

LETTRE OUVERTE

Monsieur le Rédacteur,

En ma qualité d'étudiant et d'ancien collaborateur de l'Escholier, j'ose aujourd'hui demander l'hospitalité à votre journal pour protester contre certaines accusations — gratuites par ailleurs — portées contre les membres du C. O. T. C. Laval. Cette question du C. O. T. C. devient de plus en plus épineuse et non contents de dénigrer cette organisation, certains de vos collaborateurs se font un malin plaisir d'envenimer les choses par des attaques malveillantes et non fondées dirigées contre les étudiants qui suivent les cours d'officier. Et c'est ainsi qu'à l'abri d'un pseudonyme plus ou moins prétentieux, on insinue perfide-

ment que ses confrères sont des lâches ou des vaincus; on les accuse "d'à plat-ventrisme", "d'avachissement" — qu'on me passe ces expressions, ce sont celles que l'on emploie.

Contre cette façon par trop cavalière de trancher une discussion, je proteste. Qu'on dise que ce l'on voudra sur le C. O. T. C., que l'illustrissime qui signe "O. T. Toi" en profite pour exhaler sa bile, vanter le durcissement de son ventre ou prôner ses raisonnements en trouvant de l'illogisme dans les écrits d'un E. E. M. ou de tout autre, peu m'importe, seulement si ce bellâtre tient le moins à voir ses opinions respectées, qu'il commence par respecter celles d'autrui. S'il est en mal de controverse, très bien, je lui concède le droit de discussion, tout en lui niant la liberté d'insinuer que nous sommes des lâches

ou des vaincus parce que nous ne pensons pas comme lui.

Les Etudiants, membres du C. O. T. C. sont entrés dans cette organisation volontairement, sans y être forcés d'aucune façon par qui que ce soit. Qui ne se rappelle les paroles du Major Ostiguy: "Si vous ne trouvez pas d'avantages à suivre ces cours, allez-vous-en, personne ne vous retient. Sachez-le bien une fois pour toutes, que vous restiez ou que vous partiez, la chose nous est parfaitement égale." Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une mesure de conscription, mais je sais, par contre, qu'il y a des étudiants qui voient dans l'organisation des récents cours une préparation à la conscription. Et ces illuminés prétendent que le contingent de Laval se prête au jeu du gouvernement, approuve par avance la conscription (si elle est jamais votée) et fournit en outre, auprès du peuple ouvrier un argument en faveur d'une levée en masse. Répondre à de telles considérations nécessiterait un long article, aussi bien dois-je me contenter de dire que le jeu du gouvernement on ne le connaît pas plus que nous si ce n'est par les racontars et les "canards" des journaux, les déclarations grandiloquentes de certains politiques — en un mot ce mal se caractérise par "la peur d'avoir peur". Et puis viendrait-elle cette conscription, je défie quiconque de me trouver un étudiant approuvant sans restriction une levée en masse et prêt à l'accepter sans murmure. Outre ceci et à cause de ceci je n'éprouve aucune gêne à déclarer que les galons de lieutenant, le pompon, etc., n'empêcheront pas plus les protestations que les galons de lieutenant-colonel n'ont empêché Armand Laverge de faire les déclarations sensationnelles qu'il s'est permises en plein parlement. La chose sera d'autant plus facile qu'il ne s'agit pas pour nous d'une commission d'officier mais d'une simple qualification — différence énorme. Faut-il conclure de tout cela que les membres du C. O. T. C. sont prêts à envisager l'éventualité d'une guerre civile plutôt que d'aller dans les tranchées? A Dieu ne plaise, mieux vaut faire le coup de feu contre le Boche que contre ses compatriotes; je cherche la lâcheté en de tels sentiments.

Reste l'influence auprès des ouvriers, auprès des gens que d'aucuns d'entre nous à tout propos et hors de propos déclarent devoir diriger un jour. Qu'on le sache donc, ce jour est encore loin et pour l'instant les ouvriers ont autre chose à faire que de s'occuper de nous, ils sont plutôt portés à rire de nos faits et gestes qu'à les copier, point n'est nécessaire d'avoir une grande expérience pour s'en convaincre.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de mes sentiments respectueux

Angelys BEAUPRÉ,
E.E.L.,
Membre C.O.T.C.L.

Montréal, ce 10 mars 1917.

MÉDITEZ CECI, M. EUDORE DUBEAU !

"Sait-on encore que, dans telle faculté des universités — ainsi à l'école de chirurgie dentaire de Laval, à Montréal — un élève inscrit aux cours militaires a droit à une majoration de 10 pour cent de ses résultats aux examens de sa profession?"—(Le Nationaliste).

"DES HÉROS..."

Un mot que j'écrivis récemment dans ces colonnes pour éloigner les étudiants du C. O. T. C. a provoqué une littérature copieuse et légèrement sifflante. Je regrette amèrement que tous les traits lancés par ces caporaux aient été pour assommer O. T. Toi, et non pour défendre la phalange sacrée. Si vous protégez vos tranchées avec cette maladresse ardeur qui vous fit pâlir et crever devant un raisonnement à enchaîner et à développer en faveur de l'héroïque milice, j'affirme que la défaite est signée, et le Canada mourant. L'administration militaire qui a cru devoir prendre la plume pour protester, s'imagine sottement régler la difficulté en écrivant dix lignes vagues, dont la première est une abdication, et la dernière, une péroraison de fête du travail. On me dit que, depuis la naissance de vos pâles articles, dix étudiants ont quitté vos rangs. Un facile calcul me porte à croire que, si je réussis à vous faire japper encore quelques semaines, le C. O. T. C. sera prochainement une personne faisant affaires seule sous une raison sociale. De ce succès, vous aurez toute la gloire: je n'en revendique aucune part.

Mais non! Je ne vous blâme pas, pauvres amis, de n'avoir pu trouver aucun argument capable de faire avaler votre bataillon, puisqu'il n'en est pas et que la vérité est une chose précieuse qui ne se fabrique plus.

On parle de patrie à défendre. Très bien, à condition que ce beau mot panaché ne signifie pas la Cochinchine, le Portugal, la Sibérie, l'Angleterre et toute la boule ronde. Ne pas savoir se restreindre, en fait de patrie, c'est être antinational, puisque c'est, à son insu, être cosmopolite.

"C'est pour le salut du Canada que nous nous armions." Le mouvement serait beau, s'il était possible actuellement; mais, vous savez bien que la défense de l'Empire a voulu absorber tous nos corps militaires, qu'on désire, à tout prix, sacrifier l'enfant naturel pour sauver le père en détresse. Le Canada, pour nous tous, c'est la terre où chantent nos plus chers souvenirs; pour la Grande Bretagne dont la flotte est essoufflée, c'est une aventure lointaine se résumant dans un mot. Vouloir grossir les rangs de ceux qui partent pour endosser une promesse ignoble

faite par le premier ministre à l'Empire désespéré, c'est ratifier un hypothèque que le sang de nos fils ne pourra laver. Nos pères, qui n'avaient pas notre éducation et notre savoir, ont eu l'âme assez large pour ne pas nous négocier avant notre naissance: peut-être serait-il sage de penser qu'à l'heure présente, ces bons aïeux sont nos seuls juges et qu'ils nous maudissent peut-être pour nous renier, à bon droit, quand le bouton d'or voudrait faire croire à notre héroïsme.

"J'ai soif de dévouement, de sacrifice sanglant; je veux mourir dans la boue et l'apreté du carnage," me disait un exalté, comme si les misères et les plaies de notre race ne valaient pas celles des autres. Il y a ici, dans notre province, bien des âmes canadiennes à aider et à faire grandir: ceux qui vont quérir trop loin l'amertume du désintéressement, j'ose croire qu'ils ne veulent la rencontrer nulle part, et je préfère être un honnête citoyen, à Montréal, qu'un martyr de la civilisation à Paris. N'a-t-on pas dit que se livrer, avec ardeur, à la culture de nos terres fécondes, c'était plus vaillamment lutter que se promener en auto, avec ses gallons, ou même abattre trois Turcs à coup de baïonnettes? Et la langue française que nos voisins d'Ontario ont juré d'anéantir, qui la conservera et se fera percer pour elle, si Londres prend tous nos espoirs et accapare toute la vaillance et les fibres de notre cœur?

D'ailleurs, si ce patriotisme de forte allure était vrai, il ne manquerait pas d'être spontané, et point ne serait besoin d'essayer de le provoquer par une faveur dans l'appréciation du savoir d'un étudiant. Faciliter un examen ou donner un titre, dans le but de relever le prestige des armes, c'est spéculer sur l'héroïsme et presque acheter le courage. Voilà vraiment qui n'est pas joli, et je désirerais ici être mal renseigné.

Quelle atmosphère aussi ne créent pas ces étudiants en redingote! Bien que plusieurs, prêts à sortir du C. O. T. C. comme ils y sont entrés, un peu sans réflexion, attachent peu d'importance à ces exercices rudimentaires et primitifs, leur exemple pourtant fait bien mal comprendre au peuple le caractère et les idées de notre Université. Elles ne sont pas rares les personnes affirmant, sans vouloir en déborder, que tout Laval est fier de seconder le militarisme le plus outré, et d'applaudir tous les sourires, d'essuyer toutes les larmes de l'Empire. Bien des yeux nous regardent et, par nos agissements nous fixons l'opinion et dirigeons les volontés. A ceux dont viennent l'exemple et la lumière, parce qu'ils représentent la portion éclairée de l'humanité, il appartient d'être toujours logiques avec eux-mêmes, de ne jamais sacrifier au nouveau, en étant balayés par un mouvement devenu inconséquent.

Et puis, lisons l'histoire du Canada et la relisons: c'est le meilleur évangile du dévouement. On comprendra alors le vrai sens du sacrifice de Dollard et on ne fera pas de cette scène bénie un drapeau pour les nouveaux ligés. Le soulèvement de 37 — dont on se garde bien de parler! — nous donnera de saines idées et, sans prêcher la révolution, ralentira un élan qui peut être fatal.

Non, mes chers amis, votre histoire, la vraie, celle qui est une condamnation de toutes ces extravagances inexplicables, vous ne l'avez pas lue. Si oui, vous l'avez mal comprise, et c'est plus grave. Aussi, après avoir un peu réfléchi, j'estime que le plus bel honneur que je puisse faire aux gens du gallon, de la médaille et du pompon, et surtout à l'administration belliqueuse qui m'a servi une si chétive défense, c'est encore de les plaindre.

O. T. TOI

Collaboration féminine

ETUDE BIOGRAPHIQUE

Il y avait une fois, une petite Russe très belle et très jolie qui se promenait à travers l'Europe, en jetant partout l'éclat de son étincelante jeunesse. Elle possédait une grande fortune et un talent spécial pour tous les arts, une voix qui aurait charmé les anges et savait de plus tout ce qu'il est humainement possible d'apprendre en peu d'années. Elle étudia successivement Nice, Rome, Naples, la Russie, l'Espagne et Paris, et se fit adorer partout. Et puis un jour à dix-sept ans, elle s'aperçut qu'elle gaspillait ses dons merveilleux dans les splendeurs du plaisir et de l'adulation, et qu'elle n'avait rien fait encore de sa "pauvre jeune vie". Elle hésita entre plusieurs voies, choisit l'étude de la peinture, abandonna les salons et se mit corps et âme au travail. A dix-neuf ans, l'enfant précoce eut son premier tableau accepté au Salon, et quatre ans plus tard elle mourait célèbre, tandis qu'une exposition de toutes ses œuvres émerveillait Paris.

Son nom était Marie Bashkirtseff, et ceci n'est point un conte de fée, mais l'histoire très réelle d'une jeune fille dont la mort survenait il y a 33 ans, fut une foudroyante surprise pour le monde des artistes et celui de l'aristocratie. Tout Paris s'émut ainsi que le disait François Coppée, devant "cette moisson d'espérances fauchées par la mort" et cependant on ne peut pas dire de Marie Bashkirtseff qu'elle mourut jeune car selon Maze-Sencier "elle avait tant travaillé, tant pensé, tant vécu, qu'elle avait presque fourni sa carrière. Elle parcourait en un jour l'étape qui exige "souvent des années à être franchie". Et François Coppée ajoutait en se rappelant sa beauté, son talent et son instruction encyclopédique: "Devant cette "pâle et ardente jeune fille je pensais à "quelque extraordinaire fleur de serre, "belle et parfumée jusqu'au prodige, et "une voix sec éte murmurait en moi: "C'est trop."

Après l'exposition de ses peintures, pastels et dessins, on mit son plus beau tableau au Luxembourg; puis on publia ses lettres et son journal, ce dernier précédé des vers qu'André Theuriet fit sur elle. De sorte que le monde connut tout ce qui avait frémé dans l'âme de l'enfant disparue, et il la pleura davantage. Et maintenant, mes amis, oubliez vite Marie Bashkirtseff et son histoire. Vous avez déjà assez de chimères, sans que la charmante image que je viens d'évoquer vienne se joindre à tant d'autres pour voltiger sur vos bouquins. Et le travail d'un étudiant étant comme chacun sait, la chose la plus sacrée de la terre, nous aurions beaucoup de remords de l'avoir distrait, même un instant.

NESSUNO

CONFÉRENCE

Françoise descendait de la salle des promotions au bras de Herménégilde, mardi dernier.

—Dit Herménégilde: La soirée serait magnifiquement couronnée par un bon petit souper fin dans l'ouest, n'est-ce pas? Qu'en dis-tu petite?

—Françoise: Ecoute, mon Herménégilde, si tu veux être bien gentil, tu me conduiras enfin au célèbre Ritz-Gagnon. Mes amis sont unanimes à dire qu'il n'a pas son pareil dans toute la ville ! ! ! !

PASSE-TEMPS

La direction de l'Escholier s'émeut de ce qu'il y ait encore à l'Université deux ou trois étudiants qui ne se sont pas procuré la série de billets à \$1.90.

C'est une négligence coupable et tout à fait inconcevable de la part de jeunes gens sérieux. Que ces messieurs songent à l'avenir, qu'ils soient prévoyants et n'oublient pas que du 40 pour cent se rencontre très rarement de nos jours.

LES STYLES
PAR
EXCELLENCE

Mallory Hats
\$ 3.50
R. & A. MASSE
255, SAINTE-CATHERINE EST
Près Saint-Denis



Nap. LeChasseur.

Phone Est 6413

Fit - Rite Tailoring Limited

485, RUE STE-CATHERINE EST

Nos marchandises du printemps (pardessus, habits, chapeaux) sont déjà en étalage. Qu'on se le dise!
Etudiants, soyez prudents: que Pâques ne vous prenne pas au dépourvu.

SALLE DE BILLARD MONARCH

12 tables de Pool, Billard anglais, et français, la seule salle sous la direction des Canadiens-français

ETUDIANTS, ENCOURAGEONS LES NOTRES

TEL. EST 4812.

217, Sainte-Catherine est Près Sanguinet

J. H. LANGEVIN, Prop.

Théâtre Canadien - Français

ANGLE SAINT-ANDRE ET SAINTE-CATHERINE

SEMAINE DU 26 MARS

LA MARRAINE DE CHARLIE

BRUNEAU & MARTINEAU,

EST 4853.)

126, SAINT-DENIS, TABACONISTES.

Assortiment complet de cigares, cigarettes, pipes et tabacs

PAPETERIE, CRAYONS, ENCRE, ETC

COSTUMIERS

EST 697

Hôtel de Ville et Sainte-Catherine

Costumes à louer pour bals masqués, mascarades, soirées, etc., aussi un choix de perruques et postiches.

BONIN FRÈRES

Mercerie et Chapeaux

10% D'ESCOMPTE AUX ETUDIANTS.

5 MAGASINS A MONTREAL

Cinéma PASSE-TEMPS Cinéma

LE RENDEZ-VOUS DE L'ELITE CANADIENNE-FRANCAISE

SAMEDI, DIMANCHE,

Le célèbre acteur WILLIAM FARNUM, supporté par Gladys Blackwell dans

LA CONSCIENCE

PRODUCTION FOX AVEC INSCRIPTIONS FRANCAISES

Lundi, mardi et mercredi ETHEL BARRYMORE, dans LE REVEIL, production de la compagnie METRO.

Lundi, Mardi, Mercredi: OLGA PETROVA, dans sa dernière création: "LE PAPILLON", production Métro

LE DEVOIR

EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DES ETUDIANTS ET DE LEURS AMIS

parce qu'il publie les meilleurs articles Littéraires et Politiques, comme aussi toutes les nouvelles

Le DEVOIR peut être lu par tous les Membres de votre Famille.

C. PAPPAS & CIE

BONBONS FAITS A LA MAISON
RAFRAICHISSEMENTS, CIGARETTES
Angle St-Denis et Ste-Catherine

Ce journal est imprimé à l'IMPRIMERIE POPULAIRE (limitée), 43, rue Saint-Vincent, Montréal, et publié par la Cie de l'Escholier.

A Messieurs les Etudiants de Laval et à leurs Jeunes Amis



BUREAU PRINCIPAL ET 14 SUCCURSALES A MONTREAL

Prenez l'habitude de l'épargne, et vous aurez contribué votre part à la prospérité du pays. Nous vous réservons toujours le meilleur accueil que votre compte soit gros ou petit.

A.-P. LESPERANCE, Gérant général.

RECLADE

"Je n'avais qu'une peur: celle d'avoir peur", répondit à son supérieur un brave soldat réprimandé pour sa témérité. Nous ne prétions pas même cette peur-là à nos présidents, lors de la convocation de la semaine dernière. Les résultats obtenus démontrent que nous présuptions vraiment trop. Sans doute nos représentants ont décidé de protester par résolutions, et c'est quelque chose. Mais pour nous, qui n'avons pourtant pas le dessein de poser en censeurs ni de crier à la trahison chez ceux qui ont différé d'opinion avec nous, cela a paru insuffisant. C'est surtout l'emploi de certains arguments qui a inspiré les réflexions qu'on nous permettra de traduire ici:

"To be or not to be, that is the question", pourrions-nous dire au sujet de l'angoissant problème à résoudre en ces heures décisives. Les hommes les plus autorisés ne cessent de répéter que jamais le Canada n'a eu crise plus aigue, plus profonde à subir. En face du danger imminent, quoique systématiquement déguisé, nos "grands journaux" se taisaient, et, le peuple semblait être encore la victime d'un sommeil propre à le conduire à l'abîme ou à des réveils sanglants, une fois le fait accompli.

Pour prévenir l'un et l'autre, il était urgent d'organiser, dans la dignité et le calme, la résistance légitime et nécessaire. Sonner le réveil, c'était là la but que se proposaient les organisateurs de l'assemblée anticonscriptionniste annoncée dans le dernier numéro de l'Escholier. Nous savions qu'il faut l'enthousiasme des jeunes pour inaugurer un tel mouvement; nous escomptions assez de sérieux et de mesure chez les étudiants pour qu'aux heures tragiques, au moins, ils pussent agir avec vigueur et réticence sans compromettre par des incartades regrettables la cause à servir. Les délibérations de vendredi dernier nous ont portés à croire qu'il n'y avait en cela que de généreuses illusions.

Est-il bien vrai d'abord que l'initiative en la matière ne nous appartenait pas? Personne assurément n'est plus immédiatement intéressé que nous. Puisque tous les présidents tombaient d'accord sur la nécessité d'un mouvement de protestation de qui donc attendaient-ils l'initiative? De ceux qui sont trop enlisés dans l'esprit de parti pour n'avoir pas perdu la vraie notion des choses? de ceux que leur position sociale éloigne des constatations révélatrices du danger? de ceux qu'une indifférence égoïste et coupable paralyse et immobilise? N'était-ce pas plutôt à nous à relever le front d'une façon qui marque déjà un commencement de protestation? Et celle-ci ne pouvait-elle pas recevoir de nous une forme consistante et sérieuse? Ceux qui ont eu le privilège d'apprendre plus que d'autres l'histoire et la constitution de leur pays, ont, les premiers, le devoir de jeter le cri d'alarme en présence de la violation menaçante des libertés fondamentales de la nation, de l'histoire elle-même.

Lorsqu'on se trouve en présence d'une pareille mission il semble mesquin d'en discuter l'opportunité, à moins que les petits calculs ou les timidités personnelles ne viennent éteindre l'enthousiasme nécessaire. Nous voulons croire que c'est une autre cause qui a empêché l'élan chez nous. En effet, malgré des garanties suffisantes résidant dans des conditions spéciales de préparation et d'organisation préfixes et réalisables d'une façon pour le moins convenable, nos présidents ont craint les étourderies des nôtres et les incartades des autres mises à notre dossier. Pauvres nous! même les situations les plus graves

restent impuissantes à nous grandir! C'est tout de même désolant!

Un mot enfin sur l'argument suprême apporté par les adversaires de la mesure proposée. "Qu'est-ce que les Anglais vont penser et dire de cela?" Oh! que ça fait mal d'entendre en un pareil moment une pareille réflexion. Pour ne pas provoquer la rage facile de certains éléments anglais sérieux-nous prêts à abdiquer notre dignité pour devenir de vrais mercenaires? Allons donc, assez de ces faiblesses, de ces fléchissements inspirés toujours par le désir, souvent stupide, de ne plus mériter les foudres orangistes ou autres, de même genre. Par ailleurs, ce bon M. Hocken a une opinion fixée sur nous, et ce n'est pas lui qui aurait mieux apprécié le gradué de Laval qui se serait abstenu lors de la manifestation anti-conscriptionniste.

Arrêtons ici ces réflexions incomplètes et pourtant déjà trop longues. Signalons toutefois que le projet soumis a permis de constater, au cours de la discussion qu'il a soulevée, bien des choses inégalement consolantes, et sur lesquelles nous pourrions revenir. Ajoutons pour finir que nos présidents ont reculé devant la mission à accomplir. D'autres, Dieu merci, ont assumé la tâche. Il nous reste au moins à suivre puisque nous aspirons à devenir des chefs.

Jacques ARDEUR

RÉUNION DES PRÉSIDENTS

Plusieurs étudiants s'étonnent de ne plus entendre parler d'assemblée anticonscriptionniste et nous demandent pourquoi. Ce compte-rendu les renseignera.

Tous les Présidents avaient été priés de se rendre, vendredi soir dernier, dans le Salon de l'Université pour organiser cette assemblée. Etaient présents, à l'ouverture de la séance, Ed. Chauvin du Droit, A. Delisle du Polytechnique, M. Verge d'Architecture, R. Langlois de Médecine-comparée, H. Dugal de Pharmacie, L. Morin, J. Blain et P.-J. Dupuy, (ces trois derniers à titre de promoteurs du mouvement).

Dès le début, on fut d'accord sur l'opportunité d'une protestation contre l'attitude du Board of Trade. Il fut décidé qu'une assemblée serait tenue, où les étudiants, dans une résolution, se déclareraient opposés à la mise en vigueur de l'Acte de la Milice. La situation économique du pays devait surtout motiver cette opposition.

On en était au choix des orateurs, quand le Président des Etudiants en Médecine, Hector Lapointe, entra. Rien qu'approuvant ses confrères au sujet de la résolution, il se déclara opposé à toute assemblée. "Je crains, dit-il en substance, que les étudiants, enflammés par les discours, ne se portent à des violences qui pourraient nuire à notre cause. Il est préférable qu'une même résolution soit passée privément dans chaque faculté; on enverra ensuite l'original à Ottawa et des copies à tous les journaux"

Vainement quelques-uns lui opposèrent qu'il s'agissait de créer un mouvement, qu'une assemblée ajouterait par sa solennité à la force de la résolution, que les incartades des étourdis pouvaient être prévenues, que la presse "jaune" d'Ontario ne cesserait pas — fussions-nous des anges — de nous "noircir"... etc... etc. Rien n'y fit: le Président Lapointe ne demordit pas.

Comme la discussion menaçait de s'éterniser, on en vint au vote. Quatre se déclarèrent opposés à l'assemblée et deux en faveur. Gaston Demers, d'Art Dentaire, ayant fait savoir qu'il était avec ces derniers, on leur ajouta son vote,

mais sans changer le résultat. Quant à Morin, Blain et Dupuy — comme ils ne représentaient que leur humble personne — ils s'abstinrent.

Et telle fut l'attitude de nos Elus au moment où l'épée de Damoclès menaçait nos têtes.

Pierre-J. DUPUY

SUCCÈS

Comme on l'aurait le Concert Conférence des E. E. A. fut un parfait succès.

M. l'abbé Maurault sut faire vivre devant nous l'histoire de l'église de Notre-Dame. Et chacun y trouva de quoi s'instruire — ou s'amuser.

De plus remercieons les E. E. A. d'avoir quasiment révélé au public de Montréal l'artiste remarquable qu'est Madame Verdickt. Sa voix est vraiment merveilleuse et si souple que l'auditoire demeurait suspendu à ses lèvres.

Remarquons aussi Mlle Faille, MM. Clossy, Robitaille et Beaudry qui dépassèrent toutes nos espérances.

Pour terminer M. Lamoureux donna "Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie" de sa voix chaude et sympathique.

Nous félicitons les E. E. A. d'avoir préparé et réussi parfaitement une soirée aussi intéressante qu'artistique.

MONDANITÉS

Ceux qui croient que les étudiants en pharmacie sont moroses, pour les avoir vus souvent compatir à nos maux, n'auraient eu qu'à jeter un coup d'œil dans la salle de Patton pour être épatés, le soir de la mi-carême.

C'était leur Euchre-Bal privé. Tout resplendissant de gaieté, sentant bon l'eau de Rose, ils étaient venus nombreux, avec leur Rose, se dégourdir les doigts et la jambe. Cela charmait l'œil de voir toutes les toilettes pimpantes autour desquelles s'empresaient les

habits noirs. Car, ils sont galants, nos E. E. P.! Pas une seule demoiselle qui n'ait reçu un prix. Quant aux messieurs, ils se considéraient amplement récompensés par le seul fait de pouvoir admirer toutes ces gentilles "créatures", comme disait le pharmacien Chose.

Le temps passa terriblement vite. Les petites heures arrivèrent. Que dis-je? les petites heures? Mais toutes furent petites et seule, celle où j'écris ces lignes, me semble interminable à cause de tous les souvenirs qui me reviennent. C'est dire qu'on s'est amusé et que cette soirée, grâce à sa bonne organisation, fut un vrai succès.

I. LADIT

LE PROGRES MILITAIRE

Le commandant.—Dites donc sergent, d'où qu'ça vient ces imbéciles de recrues-là?

Le sergent.—Mon commandant... ils viennent... d'un peu partout.

—D'partout! comment ça d'partout? On vient d'qu'que part, ne vient pas d'partout, scrogneugnieu.

—C'est que... je ne sais pas.

—Eh bien pour lors, quand on n'sait pas, on n'dit rien, c'tévident.

—Mon commandant...

—Assez! Ah v's'en avez d'jolies recrues, sergent. Fais compliment c'du propre! J'ai bien envie d'vous p... d'dans, tendez-vous c'que j'vous parle.

(Raisonné).
Au reste ça n'm'étonne pas et ça s'ra toujours la même chose tant qu'l'gouvernement s'acharn'ra à r'cruter l'armée dans l'civil.

x x x

Au diner —
F... moi d'dans l'fusiller Mathieu qui a fini sa gamelle avant l'autres, comme pour dire qu'l'gouvernement n'lui donne pas assez à manger.

Quant' jours au grenadier Zappa de la deuxième qui a laissé ce matin d'la soupe dans sa gamelle, comme insinuation d'humilier ses supérieurs pour dire: "D'la soupe commé ça, vous pouvez vous la poser qu'que part!"

x x x

Le commandant:—
—Quel est l'imbécile qui a perdu ce bouton?

—C'est vous mon commandant.

—Vingt-huit jours de salle de police pour avoir traité votre commandant d'imbécile.

Entièrement fait par moi,

E. RAMOLLOT.

**SWEET
CAPORAL**

CIGARETTES

**LA FORME LA PLUS PURE
SOUS LAQUELLE LE
TABAC PEUT ÊTRE FUMÉ.**

Lancet.